

E. Norelli, *La naissance du christianisme. Comment tout a commencé*, Paris, Gallimard, collection "Folio Histoire", 2019.

Les éditions Gallimard ont récemment pris l'excellente initiative de faire paraître dans sa collection de poche "Folio Histoire" l'ouvrage d'Enrico Norelli (Université de Genève), *La naissance du christianisme. Comment tout a commencé*, publié pour la première fois en traduction française par Bayard en 2015. Loin d'être un nouveau manuel sur les origines du christianisme qui reprendrait chronologiquement les faits connus et les principales tendances qui caractérisent les premiers pas de la religion chrétienne dans le bassin méditerranéen¹, cet ouvrage propose au lecteur une réflexion nuancée sur la naissance et le développement durant les quatre premiers siècles de notre ère d'un courant religieux minoritaire, devenu par la suite religion d'Empire. Pour ce faire, E. Norelli définit dès son introduction trois critères de définition d'un système religieux qui seront comme les lignes de force de ses analyses : la définition de critères d'appartenance à un groupe ; un ensemble de pratiques rituelles ; une conception du monde partagée par les membres de la communauté.

Dans un premier temps, l'auteur retrace à grands traits non pas tant la vie de Jésus elle-même, que deux aspects de la vie du maître d'une importance capitale pour en comprendre la réception : ce qui a pu fournir une base théologique aux premières communautés chrétiennes ; ce que l'on pourrait appeler l'embryon du réseau chrétien. Ainsi, la vie du Christ fourmille de faits extraordinaires qui, à titres divers, ont fondé la foi en son message et en son caractère exceptionnel. Propos prophétiques, miracles, résurrection, ascension sont autant de clés pour comprendre la variété des groupes qui se réclamaient de son héritage. Pour E. Norelli, la place de l'élément charismatique-prophétique a ainsi été centrale dans la construction institutionnelle des premières communautés chrétiennes, puisqu'elle a suscité de nombreux prophètes itinérants, accueillis par les communautés et se prévalant d'un contact direct avec Dieu. L'auteur souligne aussi le besoin ressenti par certaines communautés de canaliser cette énergie qui, par son origine divine proclamée, pouvait déstabiliser l'organisation des groupes encore en plein développement. C'est ainsi que le fonctionnement collégial originel, construit autour des presbytres (les "aînés" responsables de la communauté), a peu à peu laissé la place à ce que E. Norelli appelle le "mono-épiscopat", réputé plus efficace.

Mais l'auteur inscrit aussi la vie du Christ dans une perspective plus sociale, dans le sens où

1 Nous renvoyons le lecteur au manuel de P. Mattéi (*Le christianisme antique de Jésus à Constantin*, Paris, Armand Colin, 2011) ou à ceux de S. C. Mimouni et P. Maraval (*Le christianisme des origines à Constantin*, Paris, Presses Universitaires de France, 2006 ; *Le christianisme de Constantin à la conquête arabe*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997).

la figure de Jésus prend place dans un contexte socio-politique précis, celui de la Palestine du premier siècle de notre ère. Il se trouve ainsi au centre de réseaux de sociabilité, comme sa famille ou le groupe de ses disciples. De ce fait, après la mort de Jésus, l'enjeu était de taille : il s'agissait pour les premiers chrétiens de s'inscrire dans le sillage d'un disciple qui avait vu Jésus, lui avait parlé, avait été le spectateur de sa mort, de sa résurrection et de son ascension. Cette paternité apostolique permettait ainsi de gagner en légitimité et de se revendiquer au plus près du message originel. Parmi les disciples, Pierre et Jacques sont ceux qui ont eu la plus grande influence. Le dernier surtout, "frère du Seigneur", a fait l'objet de témoignages nombreux et a joui d'une autorité toute particulière auprès des chrétiens de Jérusalem. Ainsi, pour E. Norelli, l'enjeu mémoriel était d'emblée double : si la conservation des faits et gestes du Christ permettait l'émergence d'un fond testimonial, le développement des réseaux et des chaînes de transmission autorisait les fidèles à s'inscrire dans une tradition rehaussée de l'autorité spirituelle des apôtres.

Ces deux aspects, qui ont donc présidé à l'émergence d'un groupe chrétien (ou plutôt de plusieurs groupes chrétiens, tout particulièrement à Jérusalem, Antioche et Rome), se retrouvent joints dans la vie et dans l'oeuvre de celui que certains ont qualifié de véritable fondateur du christianisme : Paul. En effet, la vie du fabricant de tentes originaire de Tarse semble emblématique de ce premier christianisme, entre enracinement dans la vie de Jésus et légitimation par la tradition apostolique. Ainsi, la qualité d'apôtre que s'octroie Paul (et réservée jusqu'alors aux disciples directs de Jésus) lui donne une autorité particulière auprès des communautés auxquelles il écrit. De plus, la forme épistolaire est le signe même de communications intenses entre Paul et les communautés chrétiennes (qu'il a parfois fondées lui-même), nous permettant d'envisager la vie qui pouvait être la sienne : Paul annonçant son arrivée, recommandant une communauté à une autre, demandant à ce qu'on reçoive correctement celui qu'il envoie pour mettre de l'ordre parmi les fidèles troublés...

Mais l'activité de Paul consiste aussi en la définition d'articles de foi qui, à ses yeux, ne doivent pas supporter la contradiction. Face à la multiplicité des prophètes itinérants, Paul ne veut pas prendre le risque d'un éclatement. Il met donc en place dans ses épîtres une théologie singulière, qu'E. Norelli caractérise par un double postulat : le sacrifice du Christ l'emporte sur tous les sacrifices du Temple ; la grâce de Dieu est gratuite et s'exprime tout particulièrement dans le sacrifice du Christ sur la Croix. Selon l'auteur, Paul est ainsi « parvenu à léguer au christianisme un modèle de Dieu qui se dégageait du lien ethnique et de ses marqueurs identitaires, tout en conservant l'expérience religieuse d'Israël, lue dans une optique déterminée, pour interpréter la personne de Jésus » (p. 152) : c'est dans ce caractère pour ainsi dire hybride, entre universalité revendiquée et enracinement dans les prophéties de l'*Ancien Testament*, qu'E. Norelli voit l'un des

facteurs de survie et de réussite du christianisme. Mais le besoin qu'a éprouvé Paul d'exprimer sa théologie de manière si insistante laisse tout de même transparaître la nécessité qui s'est imposée à lui d'entretenir un réseau dense et une réflexion théologique constante, et ce afin de ne pas laisser se dissoudre les groupes chrétiens. Ce qui semble donc émerger de ce tableau, c'est bien la grande fragilité, l'extrême vulnérabilité des premières communautés chrétiennes.

Mais on peut retrouver cette fragilité dans une question capitale : celle de la pratique religieuse, qui découle directement des enjeux théologiques. Ainsi, dès les premières décennies, E. Norelli fait remarquer l'émergence d'une multiplicité de groupes chrétiens que l'on peut regrouper en deux tendances principales : les chrétiens issus des rangs du judaïsme et ceux issus du paganisme, autrement appelés les "hellénistes". Par exemple, il constate dans les moyens d'expression de la première communauté chrétienne de Rome une grande proximité avec ceux du judaïsme (et tout particulièrement l'homilétique synagogale, très présente dans les textes de Clément de Rome). De la même manière, on peut constater chez certains païens un attrait certain pour le judaïsme (ces sympathisants étant souvent appelés "prosélytes" ou "craignant-Dieu") : c'est donc dans l'interaction des communautés et des habitudes culturelles que naît la spécificité chrétienne. Néanmoins, un point de divergence fondamental subsiste au sein même du christianisme naissant : comment concilier respect de la Loi mosaïque et adhésion à l'enseignement de Jésus ? Quand les chrétiens originaires du judaïsme doivent manger avec leurs frères issus du paganisme, comment ne pas enfreindre les prescriptions alimentaires ? De même, la circoncision doit-elle s'imposer à tous ? Dans cette perspective, l'auteur analyse ce qu'on nomme traditionnellement l'"assemblée de Jérusalem", relatée au quinzième chapitre des *Actes des apôtres*. Paul, soucieux de prêcher parmi les païens, demande la définition d'un *modus vivendi* à la communauté de Jérusalem, dirigée par Jacques et Pierre, afin d'éviter la confusion. Selon E. Norelli, l'exigence minimale du respect des "lois noachiques" (s'abstenir du sang, des viandes immolées aux idoles, des relations impures) décidée lors de cette assemblée, si elle ne règle pas immédiatement les problèmes, permet néanmoins d'éviter la scission entre deux groupes, l'un "juif" et l'autre "hellénique".

L'évocation de cette assemblée permet d'étudier enfin le troisième point évoqué par l'auteur dans son introduction : la définition d'une conception du monde commune. En effet, Jésus n'a pas été un maître livrant à ses disciples un système méthodique et cohérent. Il a donc fallu construire cet appareillage conceptuel à l'aide de la tradition orale, puis écrite, et lui donner une cohérence intellectuelle forte. Néanmoins, cette tentative a essentiellement échoué sur un point : la question eschatologique, et par là même celle des rapports aux autorités temporelles (autrement dit, à l'Empire romain). Comment en effet servir l'Empire, alors que celui-ci fonde son pouvoir sur le polythéisme, perçu comme idolâtrie, et que la fin du monde approche ? Ainsi, la dimension

charismatique du premier christianisme a suscité une multiplicité de "prophètes", de maîtres qui professaient le rejet des autorités temporelles et leur opposition systématique à celles-ci, à l'instar des maîtres "gnostiques", qui prônaient un rejet total du monde, ou de Montan, qui au II^e siècle a mis en place une véritable communauté charismatique à laquelle a appartenu l'un des premiers écrivains chrétiens de langue latine, Tertullien. Mais l'émergence d'une littérature anti-chrétienne (dont le représentant le plus célèbre reste Celse, qui écrit au II^e siècle le *Discours vrai*, traité anti-chrétien réfuté point par point au siècle suivant par Origène dans son *Contre Celse*) implique la nécessité de se défendre, et donc d'élaborer des stratégies défensives qui obligent les auteurs chrétiens à prendre en compte le monde et les institutions humaines. C'est pourquoi certains, au premier rang desquels on peut compter les auteurs qualifiés d'"apologues", écrivent des libelles, des épîtres, des apologies à l'empereur pour lui montrer que les chrétiens peuvent être de bons citoyens, se soumettent à l'autorité impériale et prient pour le salut de l'Empire et la bonne santé de l'empereur. Il s'agit ici d'inscrire nettement le christianisme dans le monde, et non de l'en exclure, comme cherchent à le faire les "gnostiques" ou Montan, porteurs d'une anthropologie pessimiste et tenants d'une nature mauvaise du corps et de la matière.

C'est pour cela que, selon E. Norelli, on a rapidement tenté de définir une compréhension "juste" du message de Jésus, ce que l'on appellera ensuite une "orthodoxie", rejetant ainsi tout « modèle peu ou pas compatible avec ce projet de prise de responsabilité chrétienne vis-à-vis du monde et de ses institutions » (p. 23) comme incompréhension, déviance, "hérésie". Pour l'auteur, l'acteur majeur de cette entreprise est Irénée de Lyon (vers 130-202), puisqu'il a formalisé pour la première fois dans son monumental *Contre les hérésies* les principaux points sujets à débat au sein des communautés chrétiennes : place de la hiérarchie ecclésiastique, rapport au monde et au corps, rapport aux autorités politiques. Les solutions qu'Irénée propose (affirmation du mono-épiscopat, prise en compte du corps dans la théologie, rapports les plus harmonieux possibles avec les autorités politiques) l'ont obligé à définir une nouvelle herméneutique, une "règle de vérité" censée confirmer ses positions et s'appuyer de manière privilégiée sur la tradition écrite, ce qui pose la question de la construction de l'autorité du support écrit dans les premiers siècles du christianisme.

L'enjeu mémoriel que constitue l'histoire des origines a en effet suscité un très grand nombre de productions littéraires, souvent destinées à renforcer des traditions locales (c'est le cas de *l'Évangile selon Thomas* ou des *Actes de Jacques*), et par là même souvent contradictoires. C'est donc à partir de cette exigence d'un socle écrit cohérent qu'E. Norelli situe la constitution d'un canon scripturaire du *Nouveau Testament*, constitution dont le témoignage le plus précieux se trouve dans le *Canon de Muratori* (appellation que l'auteur rejette, préférant celle de "fragment"), texte à la datation incertaine (entre 200 et 450) qui donne un premier état des textes considérés

comme légitimes. S'y trouvent déjà les quatre évangiles, les *Actes des apôtres* et plusieurs épîtres de Paul. Ainsi, l'objet "Nouveau Testament" a été le résultat d'un choix parmi de nombreux ouvrages, mais aussi l'aboutissement d'une certaine conception de la foi et de l'Église, censée se généraliser à partir du début du III^e siècle.

Ainsi, à partir des trois critères définis en introduction (critères d'appartenance à un groupe ; pratiques rituelles ; conception du monde singulière), E. Norelli est parvenu à penser l'émergence du christianisme comme un phénomène culturel de première importance marqué au plus point par les questions mémorielles et identitaires. Par les questions qu'il soulève, son propos, qui nous fait voir la construction de l'identité chrétienne sur le long terme, rejoint ainsi largement les études qui veulent analyser la construction identitaire du christianisme au prisme de la mémoire et du rapport des communautés chrétiennes avec le judaïsme et le paganisme. Si on peut trouver dans les ouvrages de S.-C. Mimouni (on peut particulièrement citer son *Initiation à l'histoire des origines du christianisme*, parue au début de l'année 2019 chez Bayard) un complément utile aux analyses d'E. Norelli, le lecteur peut aussi prolonger la recherche en s'intéressant à l'étude passionnante d'I. Sandwell (Université de Bristol), *Religious Identity in Late Antiquity: Greeks, Jews and Christians in Antioch*, parue en 2007 aux *Cambridge University Press*, dans laquelle elle focalise son attention sur un cas particulièrement bien documenté (celui d'Antioche au IV^e siècle). Elle voit ainsi émerger des stratégies identitaires diverses et une identité chrétienne qui s'exprime nettement par le truchement de la production rhétorique de Jean Chrysostome, l'un des principaux témoins (avec le rhéteur Libanios) de la vie civique et religieuse de la métropole syrienne.

Mais on ne saurait résumer de manière satisfaisante l'ouvrage d'E. Norelli. La richesse de ses sources, la précision de ses analyses, le souci constant de la clarté en font un outil de première importance pour l'étude des premiers siècles du christianisme. Au spécialiste, il fournira une synthèse dense et pratique ; au néophyte, une entrée en matière souvent exigeante, parfois difficile, toujours stimulante ; à tous, un regard lucide et informé sur les difficultés historiographiques qui marquent l'étude de cette période. Ainsi, en nous montrant que c'est largement par la mémoire que se définit l'identité, E. Norelli contribue aussi à la construction de notre propre mémoire et à notre compréhension de l'un des phénomènes culturels et religieux les plus déterminants de l'histoire européenne et de l'histoire universelle.

Anthony Glaise
(juin 2019)